

LE SIÈGE DE TOUL 14-23 SEPTEMBRE 1870

Du 14 août au 23 septembre 1870, la ville de Toul eut à subir un siège mis en place par des détachements prussiens pour éliminer ce bastion qui entravait la progression ennemie vers l'Ouest, à travers les côtes de Meuse. La garnison résista vaillamment. Nous publions ici un journal de siège concernant les dix premiers jours et laissé par Jules Jean-Baptiste VIRIOT (1843-1896), arrière grand-père de notre correspondant.

Le siège de Toul

"Le 19 Juillet 1890 l'Empereur Napoléon III déclare la guerre à la Prusse. Les armées belligérantes furent bientôt en présence sur les frontières. La garde nationale mobile fut appelée à l'activité par un décret. Le 30 Juillet, je fis mon entrée à la caserne de Toul comme artilleur de la 4ème batterie de la garde mobile du département de la Meurthe. Cette batterie fut formée par des jeunes hommes de l'arrondissement de Toul".

La retraite

"La guerre avait débuté par la victoire de Saarbrück qui, malheureusement, n'était qu'un guet-apens, devant avoir de tristes conséquences pour notre armée et pour notre France."

"Bientôt on sut, par des dépêches successives, que l'armée prussienne venait de passer la frontière et notre pays envahi par une race de barbare. Nous étions trahis de toutes parts ; nos armées, fortes d'environ 380000 hommes, avaient rencontré une armée de 1200000 combattants. La retraite dût s'opérer, l'anxiété était grande, on attendait avec avidité des nouvelles plus rassurantes, qui, hélas ne voulaient point arriver. Le 8 Août,

des débris de notre armée se réfugiaient tant à Nancy qu'à Toul et ailleurs. Les chemins de fer transportaient bon nombre de blessés. Les nouvelles devenaient de plus en plus mauvaises et se succédaient avec la rapidité de l'éclair. L'ennemi s'avancait, l'infanterie dut alors songer à quitter Nancy pour se diriger vers le camp de St Maure de même que trois batteries les 1er, 2ème et 3ème. Le 10 Août, l'infanterie arrive à Toul: nous recevons des effets d'habillement provenant du 3ème et les autres du 4ème cuirassiers. Le même jour on apprend qu'il n'était plus possible de continuer notre route, les Prussiens étaient arrivés jusqu'aux portes de la ville, ou du moins à une très faible distance."

Une garnison de 500 hommes

"Les dépêches reçues étaient à peu près semblables à celles des jours précédents. La garde mobile devait tenir garnison à Toul, attendre la troupe, qui, jusque là, s'y était trouvée, en était sortie dans la nuit du 9 au 10 Août à l'exception de 500 hommes formant le dépôt du 63ème de ligne, plusieurs compagnies du train d'équipage militaire et quelques cuirassiers, en tout 2000 hommes. La consternation était grande

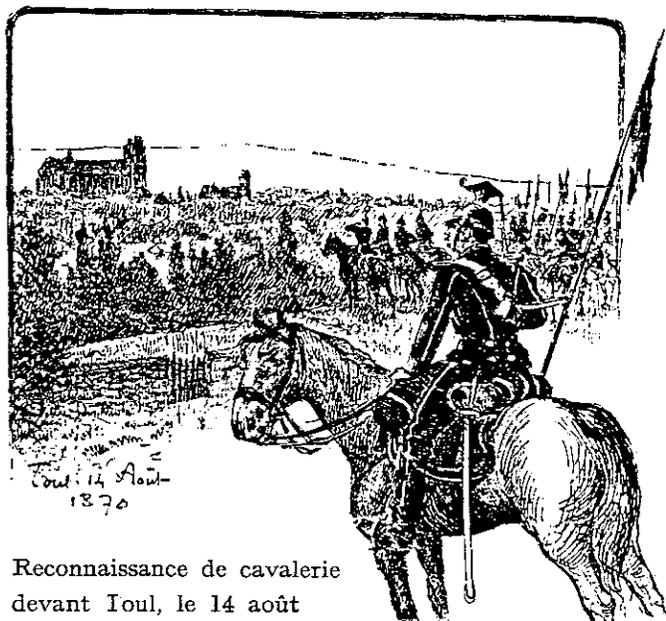
et la tristesse se devinait sur tous les visages. Le 13 août, l'infanterie mobile occupait les casernes après avoir été logée chez les habitants de la ville."

"L'artillerie était au Quartier Neuf ou Quartier Couvert. Les maréchaux des logis seuls avaient des châlits avec literie complète tandis que nous couchions sur une paille avec une couverture pour deux. L'infanterie fut d'abord logée au cloître de Saint-Gengoult pendant quelques semaines et plus tard dans une partie des casernes jusqu'au 23 septembre."

"On organisa une grande quantité d'auxiliaires pour aider aux services des pièces placées sur les remparts. Des hommes de l'infanterie furent versés dans l'artillerie à cet effet : une garde sédentaire de forme en ville, elle était forte d'environ 500 hommes."

14 août

"Quelques Prussiens furent aperçus pour la première fois aux alentours de la ville ; alors on ordonna une reconnaissance des gendarmes des cuirassiers de la ville pour explorer les environs. Une rencontre eut lieu et, aussitôt après quelques coups de feu échangés, nos éclaireurs furent forcés de rentrer en ville. Un gendarme fut tué : les portes se fermaient et les ponts furent levés, il était 3 heures du soir."



Reconnaissance de cavalerie
devant Toul, le 14 août

"Vers 5 heures on aperçut des cavaliers prussiens portant un drapeau blanc, c'était un général qui s'avancait vers la porte de Metz. Le commandant de place sortit, on parlementa. Ce dernier refusa de rendre la ville malgré la sommation qui lui fut faite. Alors le général annonça au commandant qu'un bombardement allait avoir lieu. Le reste de la journée se passa tranquillement de même que la nuit suivante."

15 août

"Un poste d'observation fut établi sur la plate-forme de la tour de la cathédrale où, de ce point, il était possible de s'apercevoir de tous les mouvements de l'ennemi au moyen d'une longue vue. Des cavaliers prussiens rôdaient autour de la ville, surtout au lieu-dit "à la Vacherie". On commença, à partir de ce jour, à faire bonne garde."

16 août

"Comme le 14, quelques cavaliers se présentèrent à la porte, le drapeau blanc à la main. On parlementa pendant plus de deux heures. Mais, quand à rendre la ville, il en fut fait un refus formel. Il était 10 heures du matin et à onze heures 1/2 le feu commença. Les projectiles tombaient comme une grêle sur la ville. L'ennemi avait établi d'assez nombreuses batteries dans les vignes situées derrière le faubourg Saint-Mansuy. Toute la garnison fut appelée sur les remparts et, en un clin d'oeil, chacun occupait le poste qui lui était désigné."

"C'est le jour que la mobile de Toul a reçu le baptême du feu. Chacun se disposait à une défense énergique. La 4ème batterie était en partie aux bastions 39-40-41. Je faisais partie du bastion 39, il fallut bientôt le quitter. Dix d'entre nous allaient à l'Arsenal à la charge des projectiles et aux provisions des remparts. A midi, on croyait voir arriver la fin du monde. De part et d'autre, le feu était bien nourri ; c'était terrible, la résistance était acharnée."

"L'ennemi mal renseigné sur le

rapport de nos forces, croyait faire ce jour même son entrée triomphante dans notre place forte sans rencontrer de résistance sérieuse. La surprise fut grande quand tout à coup, notre artillerie répondit avec la plus grande énergie et le plus grand sang froid. Il semblait qu'aucun projectile, en nous atteignant, ne pouvait nous faire la moindre égratignure. La fusillade était des plus meurtrières pour l'ennemi ; l'infanterie prussienne s'avancait jusque sous les murs de la ville. C'est alors que nos projectiles, ainsi que les balles, pleuvaient sur l'ennemi qui, saisi d'épouvante et d'effroi, s'est retiré avec de grandes pertes. Plusieurs batteries ennemies furent réduites au silence, le feu continuait néanmoins et l'artillerie, secondée par l'infanterie, faisait des prodiges de valeur. Tous étaient avides de sang ennemi. La ville était bien gardée, les remparts étaient garnis et, du côté de la porte Moselle, on fit feu sur quatre Uhlans lancés à fond de train autour de la ville. Je suppose que leur mission était de s'assurer de la manière dont elle était défendue; mais partout on faisait bonne garde, l'ennemi pouvait supposer que toutes nos forces étaient portées sur le côté attaqué. On aperçut aussi, au même moment, une centaine d'hommes d'infanterie, détachés des rangs de l'armée prussienne, s'avancant vers le village de Dommartin en suivant le cours de la Moselle. Dès qu'on les découvrit, deux pièces de 24, placées au bastion 44, tirèrent sur ce petit détachement et, dans une seconde, il fut contraint de rentrer, ou du moins de prendre la fuite, en laissant quarante hommes sur le terrain. Les soixante autres s'empressèrent de rejoindre le gros de l'armée forte d'environ douze mille hommes. Nos pertes dans cette journée se montèrent à neuf hommes tués et treize blessés, tant pour l'infanterie, les cuirassiers, l'artillerie que pour la garde sédentaire."

"Un officier des cuirassiers fut tué devant le quartier par les premiers projectiles lancés sur la ville. A 9 h du soir tout le monde était rentré à la caserne, mais chacun s'empressa de se rendre compte des dégâts causés à



Incendie de la Recette des finances,
à l'angle de la rue du Quartier-Neuf et du quai Drouas,
le 16 août

la ville. En la parcourant, un triste spectacle s'offrit à nos yeux : il ne pouvait en être autrement, des maisons en grande partie démolies, c'était navrant. Les habitants n'étaient point encore sortis de leur caves, d'autres nous offraient là une bouteille de leur meilleur vin. La nuit suivante fut tranquille : pas un seul coup de feu ne se fit entendre de part et d'autre. L'ennemi relevait ses blessés et enterrait ses morts."

17 août

"Dès le point du jour, un fort détachement fut envoyé par le commandant de place, arborant le drapeau des ambulanciers pour amasser les blessés et enterrer les morts de l'ennemi, opérations qui ne furent pas troublées. Mais on remarqua qu'un grand nombre de cadavres étaient cachés sous une faible couche de terre, beaucoup d'autres étaient jetés dans le canal. Ce mode de soustraction

avait pour but de nous laisser dans l'incertitude des forces ou de nous faire croire à des pertes insignifiantes. Le contraire était vrai sur le rapport des blessés prussiens transportés à l'hôpital de Toul, les pertes s'élevaient à quatre mille cinq cents hommes hors de combat."

"Un prince et un général étaient au nombre des morts. Une pièce de canon démontée était abandonnée mais il fut impossible de la leur prendre. Un essai tenté à cet effet avait complètement échoué, car les balles prussiennes pleuvaient sur les quelques soldats du train envoyés avec des chevaux et des voitures. Il fallut renoncer à cette tentative. Néanmoins on ramena en ville deux fourgons chargés de riz, biscuits, sucre, avoine..., plus deux chevaux, quatre cents fusils et quantité d'autres armes tombèrent entre nos mains."

18 août

Dans la matinée le drapeau parlementaire parut, la garnison fut appelée sur les remparts. La ville était menacée à nouveau d'un bombardement, mais l'ennemi ne se décida point à l'attaquer. A chaque instant, on s'attendait à un assaut et on crut à du renfort pour l'ennemi, mais il n'en était rien. L'armée prussienne inquiétait la garnison par des manoeuvres de va-et-vient continuelles, examinant les positions pour ouvrir un siège régulier de manière à pouvoir diriger ses coups avec plus de facilité et de précision que les jours précédents. Des batteries s'établirent sur la ligne du chemin de fer, derrière la Faïencerie, où le 14^e d'infanterie prussienne essuya de grandes pertes. Le 17, on trouva même des cadavres couchés sur le billard du café de la gare. Les salles d'attente, démolies par nos artilleries, en étaient jonchées, rien de plus triste. D'autres batteries s'établissaient également sur la petite côte située près de Saint-Evre; à partir de ce jour, on dû songer à couper les belles plantations qui entouraient les remparts, attendu que nos balles ne pourraient atteindre l'ennemi qu'assez difficilement. Cette tâche fut remplie,

durant quelques jours, par des travailleurs protégés par un détachement de deux cent cinquante hommes déployés en tirailleurs à quelques mètres en avant des travailleurs. Dans ces beaux jardins qui entourent la ville, tout y fut coupé, arbres et haies vives, les loges et palissades brûlées ou détruites. Par ce seul moyen, les Prussiens ne pouvaient plus s'y retrancher pour envoyer des balles comme auparavant à nos sentinelles échelonnées sur les remparts."

19 et 20 août

"Rien de nouveau à signaler."

21 août, midi

"Toute la garnison étant sous les armes pour une revue, des projectiles venaient tomber à nos pieds. Ordre fut donné de rentrer au quartier qui fut consigné aussitôt."

"La cathédrale recevait pas mal de projectiles et la démolition de ce bel édifice était des plus regrettables. Tout à coup, notre artillerie ouvrit un feu terrible contre cette batterie qui attaquait la vigie et deux heures plus tard, cette dernière était au silence. Cent hommes y furent tués ou blessés. Le feu cessa de part et d'autre, nous n'avions de notre côté, ni tué ni blessé. La nuit fut tranquille."

22 août

"Rien à signaler."

23 août,

9 heures du matin

"On entendit le clairon parlementaire (se dirigeant vers la Porte de Metz). Un délai de deux heures fut accordé pour rendre la ville : toujours la même réponse qu'aux parlementaires précédents, négative. Le général prussien se retira dans la direction du village de Dommartin. A un signal donné par lui, l'artillerie ennemie commença le feu, réponse aussitôt et le premier coup, partant du bastion

38, fut tiré avec une telle précision que ce général eut la tête emportée par l'obus. Il était un peu plus de 9 heures du matin. D'autres batteries montées sur la côte St Michel lançaient sur la

ville une grande quantité de projectiles de différents calibres. Ce feu de croisement causait de très grands dégâts dans la ville. Ce jour l'artillerie seule a pris part au feu."

DE MICHEL VIRIOT,
CHEMIN DE BREMONCOURT,
54770 LAITRE-SOUS-AMANCE
